

Recueil



de

Nouvelle

JEU CONCOURS DE NOUVELLES

Explorez les trois recueils des lauréats.

Concours de nouvelles sur le thème « Mystères ensoleillés » à Cannes.

Participants âgés de 18 ans et plus, soumettant des œuvres de 1 000 à 3 000 mots.

Critères d'évaluation : originalité, créativité, pertinence par rapport au thème et qualité d'écriture.

JEU CONCOURS DE NOUVELLES

plongez dans les 3 recueils des lauréats

Gagnant du prix :

Pierre Louis Berger pour *La lettre écarlate*

Deuxième lauréate :

Mme Martine Fenech pour *Une amitié cannoise*

Troisième lauréat :

Rahama pour *Jeux de mémoire*

La lettre écarlate

Cannes. Hôtel le Majestic.

J'étais sur le point de prendre ma serviette de plage pour me rendre au bord de mer quand le maître d'Hôtel, un jeune homme d'une trentaine d'années en tenue noire s'avança vers moi.

-Une jeune femme m'a demandé de vous remettre cette lettre. Je ne l'ai jamais vue par ici. Il était 9 h ce matin, l'heure de votre petit déjeuner, Monsieur.

L'air surpris , je le remerciais en lui adressant un léger sourire.

La lettre était d'un rouge vermeil . Cette couleur m'intrigua au premier abord.

Le message disait ceci, en quelques mots simples.

Monsieur

Veuillez-vous rendre au quartier Le Suquet près de la Fontaine de la place Suquet et m'attendre devant une porte bleue à 18h.

Elle est située à une quinzaine de mètres à l'angle de la rue.

Je vous reconnaîtrai si vous portez votre chapeau habituel.

Nous prendrons ensuite la direction du château sur le rocher du Suquet, l'ancien monastère-château fort du XIe siècle, sa tour et sa chapelle Sainte-Anne.

Je vous ferai une visite guidée.

Le lieu est magnifique.

La vue sur le vieux port et Cannes est unique.

N'informez personne de notre rencontre.

C'est une affaire strictement privée qui vous concerne au plus haut point.

J'ai des révélations à vous faire.

Bonne journée.

Signé Clara

Me voilà embarqué dans une drôle d'aventure. J'avais la curieuse sensation que je vivais un roman policier de Margaret Atwood. J'eus un moment de panique. Appelez la police. Cela ne rimait en rien. Je suivrai les indications de la lettre de l'inconnue Clara et ainsi je profiterai de la visite guidée du site.

En marchant vers la plage, j'avais beau remuer les choses dans tous les sens, je ne trouvais aucun lien avec cette mystérieuse Clara. Je cherchais dans mon passé des connaissances à Cannes. C'était impossible. Je me souvenais de ma mère qui aimait les belles plages et les endroits chics sur la Côte d'Azur, de mes vacances d'été d'enfance avec mes trois sœurs aux Saintes-Maries-de-la-Mer, à Bandol, à Cannes et à Monaco. Il y avait les euphoriques courses sur la plage de La Bocca à Cannes avec mon père et les promenades savoureuses en bateau vers l'île Sainte Marguerite. J'avais à peine 8 ans. La visite de l'île Sainte Marguerite avait ses rites, pique-nique, lecture, sieste et dans un moment de recueillement, mon père sortait son encrier et

ses précieuses plumes. L'homme au masque de fer était un de ses sujets préférés. Il dessinait un superbe masque énigmatique et signait ses initiales en bas de la feuille en caractères gothiques avec un Ex-Libris.

Chaque été, c'était la grande expédition. Nos parents nous trimbalaient dans leur 403 Peugeot bleu Gitane aux pneus à flanc blanc. La nationale 7 était la seule route vers le Midi. Plus tard, les affaires de mon père s'étaient améliorées et les voyages à la mer, plus fréquents, finissaient dans un appartement à Beausoleil qui surplombait le Casino de Monte Carlo. Mon père avait acheté ce simple deux pièces avec un grand balcon qui offrait une magnifique vue sur toute la baie. Il n'y avait pas dans les années 1960 autant de buildings qui se dressaient devant nous comme des tours de verre. Il y avait un certain charme à vivre ici. Une douceur de bord de mer, de village de pêcheurs. Il suffisait de descendre quelques dizaines de marches pour changer d'univers et

se fondre dans le monde des strass et paillettes sur la place du Casino.

Tout y était élégant et chatoyant.

On avait tout ce qu'il faut sur place. On descendait les interminables escaliers pour aller se baigner à la plage du Larvotto à Monaco où des chanteurs accompagnaient un pianiste portant un costume bleu sur une imposante scène. Le reste du temps, mes parents nous accompagnaient pour visiter les villages, les sites pittoresques de l'arrière-pays niçois. On marchait de longues heures dans les vieux quartiers de Menton, de Nice et de Cannes. Le port de Monaco avec ses yachts exerçait toujours une forte attraction sur moi. J'avais une vague idée où je devais aller. Tout ce que je savais, c'est que le quartier du Suquet était au-dessus du vieux port sur une colline. C'était, selon le maître d'hôtel, un quartier pittoresque, le plus ancien de la ville, avec de belles rues pavées et des maisonnettes de couleur vive, pleines de charme.

Flairant tout de suite chez le maître d'hôtel un talent particulier pour dénicher l'information et aller au bout de ses recherches, je revenais vers lui en début d'après-midi, de retour de la plage, pour obtenir plus de détails sur cette jeune femme venue lui remettre la lettre. Vous devez mourir de chaleur. Ils pourraient vous dispenser de porter ce costume pendant les heures les plus chaudes et à l'extérieur de l'hôtel. Il me regarda avec un large sourire qui lui donnait un air de cocker attendrissant.

— Vous savez, je m'interroge sur cette jeune femme. Auriez-vous remarqué un détail ? Elle me propose de visiter le quartier du Suquet et les fortifications. Je vois passer beaucoup de monde dans cet hôtel, mais toutefois une chose a retenu mon attention. Cette personne portait des faux cils magnétiques — jusque-là rien de bien original — et un collier avec des petites boules en argent. Ses cheveux étaient teints en roux. Elle doit porter des lunettes de vue car j'ai remarqué des marques sur son nez recourbé.

Son parfum, dirais-je, était ordinaire, ce qui indiquait qu'elle venait d'un quartier ou d'un milieu plutôt populaire. Classe moyenne, certainement. Peut-être une vendeuse, mais pas une femme d'affaires ou mariée à un magnat du pétrole, ni même une esthéticienne. Sa main droite tremblait, ce qui m'étonna pour une femme aussi jeune. Une maladie peut-être. C'est tout ce que je peux vous dire, Monsieur.

— C'est déjà beaucoup. Vous êtes un observateur hors pair. Vous auriez pu faire carrière comme détective ou dans la police des polices.

Monsieur a des propos élogieux à mon encontre. J'ai toujours aimé observer les personnes qui vivaient autour de moi. Mon sens de l'observation et ma mémoire visuelle sont appréciés de mes supérieurs. Ils font souvent appel à moi en cas de problèmes ou d'identification. Il y a une recrudescence des fausses identités.

Le maître d'hôtel m'avait beaucoup impressionné par son sens de l'observation. Je voyais en lui une sorte de Sherlock Holmes des temps modernes. Tout en flânant dans les rues de Cannes, je posais mon chapeau de paille sur ma tête, m'arrêtant devant une belle vitrine pour admirer quelques objets décoratifs. Cette promenade au bord de mer était commode, libératoire avant de me rendre au quartier Suquet. J'avais laissé au maître d'hôtel mon numéro de portable au cas où je ne reviendrais pas après 21 h à l'hôtel. Une précaution peut-être inutile. Que pouvait-il m'arriver ? J'étais un juriste à la retraite dont personne ne se souciait. Je n'allais plus aux réunions de ma classe de 56 et j'avais délaissé mes anciennes relations professionnelles. Ma vie sociale s'était réduite comme peau de chagrin. Les seuls clubs que je fréquentais étaient ceux du Tennis club et de Scrabble de mon quartier.

Je longeais le vieux port et je remontais la rue Meynadier qui faisait penser à un décor de théâtre, de films. Plus je m'approchais du lieu de rencontre, plus mon corps se détendait, se relâchait comme une impression de soulagement. J'essayais d'imaginer dans quelle charmante maison vivait Clara.

Arrivé à la fontaine du Suquet, je cherchais au bout de quelques minutes la porte bleue. Elle était très discrète, à peine visible, cachée, coincée entre deux façades imposantes. Il y avait un heurtoir de porte ancien en bronze. À peine visible à l'œil nu, une petite statue trônait dans une ouverture ovale au-dessus de la porte. Je me postais devant la porte, le dos légèrement en appui. La porte claqua si fortement que je tombais en arrière, à terre comme une masse. Ma tête cogna le sol. Je cherchais des yeux un visage de femme, d'une personne. Deux mains me serrèrent la gorge, j'eus tout juste le temps de pousser un cri de douleur, sentant mon heure arrivée. On cherchait à glisser de puissants somnifères dans ma bouche ou serait-ce un torchon de chloroforme ?

Les criminels ont tous une manie pensais-je.
Je restais allongé dans le sombre couloir dont
je ne percevais pas la fin. J'étais groggy. À
demi conscient. Mon cœur cessa de battre.
J'eus la sensation de me déplacer le long
d'une profonde et obscure vallée puis je me
trouvais dans un espace vide, un grand vide
noir comparable à un conduit étroit. Je
passais tout juste au travers. Je glissais,
glissais de plus en plus bas. Je ne voyais
absolument rien.

Trois jours plus tard, je me réveillais
immobile dans un lit d'hôpital.

J'allongeais mes jambes et j'étirais mon corps
pour trouver mes repères.

Ma gorge me serrait si fort que je ne pouvais
pas toucher à de la nourriture sur le plateau
que me tendait l'infirmière.

Personne ne touche à de la nourriture dont il
ne connaît pas la provenance. C'était la
phrase préférée de ma mère. Ses origines
paysannes de la Haute Ardèche l'avaient
conduite jusqu'ici sur la Côte d'Azur.

Elle bannissait les champs où l'on répand des pesticides, ne cueillait jamais les plantes sauvages aux bords des routes, aux abords des usines ou des décharges pour faire ses soupes aux orties ou ses salades aux plantes sauvages. On frappa à la porte.

— Commissaire central à Cannes, Bertrand Leblond. Comment allez-vous, Monsieur ? Vous avez échappé à un crime. La vengeance et la haine peuvent conduire à un tel acte. Vous êtes un juge à la retraite, je crois.

Je baissais mon visage en signe d'approbation. J'avais perdu ma voix. Les ongles de la jeune femme avaient transpercé la peau de mon cou.

— Voilà mon idée, Monsieur Henri Couvreur. En deux mots, cette jeune femme Clara, âgée de 33 ans, qui a tenté de vous tuer en vous serrant la gorge, n'est autre que la fille de Simone Muret, une domestique, qui a tué son mari de manière horrible en dissimulant son corps sous ses rosiers.

« Les épines le réveilleront », répétait-elle avec cruauté aux jurés d'assises. Son mari était alcoolique et violent. Plus tard, on découvrit un autre corps emmuré dans son salon, mais cette affaire fut vite classée, faute d'éléments matériels. Vous étiez juge, président du Tribunal, à cette époque, à Aix-en-Provence. Vous avez jugé cette femme et ordonné une peine de 20 ans de prison ferme. Il n'y a pas eu de circonstances atténuantes dans cette douloureuse affaire. Comme vous le savez, Simone Muret fut transférée au bout de cinq années en prison dans un hôpital psychiatrique. Sa fille réclamait sa libération. Elle vous a adressé plusieurs courriers en ce sens, mais vous n'y avez pas prêté le moindre intérêt. Elle a même manifesté devant le tribunal avec un groupe d'amis. Sa condamnation l'avait rendue dingue. Sa haine a surgi ici comme un gros abcès. Elle voulait se venger par tous les moyens. Elle est remontée jusqu'à vous et vous a suivi jusqu'à votre domicile, a noté tous vos déplacements.

avec beaucoup de minutie dans un carnet noir
Ma tête résonnait encore du choc et de la mort
physique.

Je vous souhaite un rapide rétablissement,
Monsieur le Juge, et de bien finir votre séjour à
Cannes. Je peux vous conseiller de prolonger
votre repos, car vous avez été salement
secoué. Vous avez été dans un état de mort
apparente. S'il y a une chose que j'ai apprise en
faisant ce métier, c'est qu'on ne peut jamais
savoir ce qui va se passer dans la tête des
gens. Il s'en passe de drôle, ça c'est certain,
mais il nous est impossible de le prévoir. Parce
qu'il nous est tout simplement impossible de
l'imaginer.

2ème prix du jeu concours de nouvelle nom du lauréat Martine Lefenech

UNE INCROYABLE AMITIÉ CANNOISE

Sous une chaleur et une luminosité qui montaient en puissance, j'envoyai valser d'un coup de pied mes outils de jardinage. L'arrière-saison dans le sud de la France pouvait vite devenir une fournaise, surtout à l'intérieur des terres. J'avais besoin de fraîcheur maritime. Rien ne m'attachait pour le moment à Uzès. Je me précipitai dans ma chambre. J'ouvris une valise et j'y engouffrai quelques vêtements pratiques. Deux semaines plus tôt, un ami m'avait parlé de Cannes, où il avait quelques attaches familiales et artistiques. Je décidai donc d'aller vers cette ville cannoise que je connaissais mal.

Il fallait que je trouve rapidement un petit appartement à louer. Mais une fois sur mon iPad, je découvris que cela n'était pas aussi facile, du moins en cette période automnale. J'allais refermer mon iPad et appeler Frédéric quand mon regard s'arrêta sur une petite annonce d'un certain MORTEN1961. Cet inconnu louait un petit studio dans le quartier de la Croix des Gardes. Après quelques recherches, je découvris que ce lieu devait être bien agréable puisque tout proche d'un grand parc du même nom. Le numéro de l'inconnu étant affiché sur l'annonce, je pris mon téléphone et appelai la personne intéressée. Une charmante voix me précisa s'appeler Louise MORTEN. Quand je déclinai mon identité, je sentis au bout de l'appareil un moment d'apnée.

Je l'écourtai en demandant si l'appartement n'était pas encore loué du 5 au 12 septembre. Madame MORTEN me répondit après un raclement de gorge que « non », il n'était pas encore loué à ces dates. Je posai une dernière question, essentielle, pour moi. « Madame MORTEN, acceptez-vous les chiens dans l'appartement ? » Je m'empressai de rajouter : « C'est un petit chien de quatorze kg, c'est un Whippet ». Et, cette fois, la voix fut plus enjouée : « Oui, bien sûr, un petit Whippet, ils sont charmants ».

Après avoir raccroché, je sautai de joie et mon Whippet aussi. L'on aurait dit un dessin de Marlier, (Martine et Patapouf partent en voyage).

Arrivée à Cannes, je prends le chemin de la Croix des Gardes et je trouvai assez facilement l'appartement décrit dans l'annonce. Après avoir garé ma voiture, je montai sonner au 1er étage de la résidence, comme me l'avait précisé Mme Morten. C'est avec surprise que je vis dans l'entrebâillement de la porte une petite dame aux cheveux blonds cendrés et aux yeux de couleur bleue. « Maryline, je ne vous attendais pas si tôt ! » me dit-elle. « Permettez-moi de vous appeler Maryline, cela me rappelle de si beaux souvenirs. » « Appelez-moi Louise, me précisa-t-elle. » Elle me tendit un trousseau de clés et m'indiqua que l'appartement que j'avais loué était juste en dessous du sien. Une fois installée, je décidais de descendre sur le port. Il était encore tôt dans l'après-midi et j'allais pouvoir ainsi m'imprégnier des premiers ressentis sur Cannes. Mon whippet sur les talons, je m'engageai sur l'allée qui descendait à la vieille ville. Frédéric n'étant pas disponible ce soir-là, j'étais donc prête à commencer ma visite de Cannes seule.

Mais une petite voix m'interpella : « Maryline, voulez-vous que je vous accompagne ? J'aurais certainement des choses à vous apprendre sur cette belle ville de Cannes que j'habite depuis quelques décennies. » En levant la tête, je vis Louise qui m'interpellait de son balcon. Je n'osais pas refuser de crainte de vexer cette jolie personne. J'acceptai et j'attendis vingt minutes. Il me semblait qu'elle n'avait pas prémedité sa demande étant donné qu'il lui fallut un peu de temps pour se préparer. Swan gambadait, heureux de trottiner enfin. Louise entama la conversation en me questionnant à propos de ce petit whippet qui partageait ma vie depuis quatre ans. J'en profitai pour lui avouer mon amour inconditionnel des chiens, et cela depuis ma plus tendre enfance. Sur le chemin qui menait au port, elle s'avéra être bavarde et me raconta une partie de l'histoire de la découverte de Cannes.

« En 1834, me dit-elle, Lord Brougham (noble anglais) qui naviguait au large de Cannes subit sur le navire qui le transportait une épidémie de choléra. Le bateau fut contraint d'accoster sur la côte cannoise et l'équipage et les voyageurs furent mis en quarantaine sur les hauteurs de Cannes. Trouvant la vue magnifique, il se fit construire une belle demeure, encore existante et nommée du prénom de sa fille Éléonore, Louise. » Elle me précisa qu'à l'heure actuelle cette belle villa était lotie en copropriété. Puis, bien entendu, me dit-elle : « Toute l'aristocratie anglaise le suivit et fit de Cannes une villégiature fort prisée. » Lorsque nous sommes arrivées au niveau du marché Forville, Louise m'engagea à y faire mes courses dès le lendemain. Elle me montra au loin la chapelle Sainte-Anne et l'île Sainte-Marguerite. Décidément, cette ville me réservait bien des surprises et je crois que j'avais trouvé mon guide.

La trouvant un peu essoufflée, je lui proposai de nous trouver une petite terrasse de café afin de nous y désaltérer. Je profitai de cet instant de contemplation du vieux port pour demander à Louise d'où lui venaient ses origines. Je trouvai que son nom de famille n'était pas très cannois. D'abord surprise, elle reposa son verre de jus d'orange et me regarda fixement, comme si j'avais posé une question très indiscrete. Je fus gênée et lui précisa qu'elle n'était pas obligée de me répondre. Mais, curieusement, elle le fit. « Eh bien », me dit-elle, « il est d'origine suédoise, mais ma mère est née aux États-Unis. Elle est venue de Los Angeles en 1961 alors qu'elle était enceinte. Après ma naissance, ma mère et moi sommes restées à Cannes et j'y ai grandi comme la petite Française que je suis ». « Et votre père », lui demandai-je tout aussi indiscrettement. « Oh ! » me dit-elle, « je ne l'ai jamais connu et il n'a jamais voulu me connaître et me reconnaître ». Elle détourna la conversation sur mon emploi du temps des prochains jours et je sentis que son émotion sur ce sujet était bien plus vive qu'il n'y paraissait. Elle avait certainement dû en souffrir.

On remonta jusqu'au quartier de la Croix des Gardes. Louise avait l'air triste et je fis quelques plaisanteries pour détendre l'atmosphère pesante. Arrivée à la résidence, elle me souhaita une bonne soirée et j'en fis de même. « Il faudra que je m'excuse d'avoir été indiscrete », me dis-je. Après une nuit salvatrice, je décidai de descendre en centre-ville, afin de me renseigner auprès de l'office de tourisme sur les différents circuits et points historiques qui pouvaient m'intéresser. L'île Sainte-Marguerite me tentait bien ! L'histoire du masque de fer m'avait toujours interrogée. Et, l'île Sainte-Honorât avec son monastère regorgeant de productions locales cultivées par des moines me tentait encore plus. Après une dernière prise de renseignements concernant l'autorisation des animaux de compagnie et la restauration dans les îles, je décidai donc de programmer ces deux visites dans les prochains jours.

Étonnamment, je trouvais que cette ville regorgeait de bien d'autres points intéressants que son célèbre festival international du cinéma. Je pris la direction du marché Forville afin de faire quelques emplettes. Arrivée devant les halles qui l'abritaient, je m'émerveillais des différents étals de fruits et légumes, de fromages, de pâtisseries, de produits régionaux... C'était un marché authentique, même le carrelage drainait un soupçon des années 50. Les piliers centraux et toute l'atmosphère faisaient penser à une ancienne criée de bord de mer. Je pouvais encore entendre dans mon imaginaire le crieur annoncer le poids, l'espèce et le prix des poissons. Au détour d'un étal, j'entendis mon prénom. Quelle fut ma surprise quand j'aperçus Louise avec son petit chariot de courses. Son visage me rappelait de plus en plus une personne connue, mais je n'arrivais pas à deviner qui.

Très heureuse de me rencontrer, elle m'embrassa et me demanda immédiatement si j'avais fini mes courses. Elle voulait m'emmener dans une pâtisserie pour me faire connaître la spécialité de la Côte d'Azur : « La tropézienne », me dit-elle, mais pas n'importe laquelle, celle de Marcel ! Comment décliner une telle offre, moi, la gourmande, qui salivais devant toutes les pâtisseries dignes de ce nom. On se dirigea vers la croisette. Non loin du palais du festival, on prit une petite ruelle et on s'arrêta devant une toute petite pâtisserie qui ne payait pas de mine. Le patron nous accueillit les bras ouverts. Il embrassa copieusement Louise sur ses deux belles joues rebondies. Et, me tendant la main, il dit : « À qui ai-je l'honneur ? » Louise s'empressa de me présenter comme une amie et elle demanda immédiatement si les tropéziennes étaient prêtes. Le patron, qui se prénommait Marcel, nous signala une petite table dans l'arrière-boutique et nous y installa. Tout était fait comme si nous étions des VIP.

En attendant que les parts de tropéziennes nous soient servies, je m'excusai auprès de Louise de mon indiscretion de la veille. Elle me sourit et me raconta qu'elle et sa mère venaient souvent manger des pâtisseries dans ce lieu. Elle m'expliqua qu'elle devait en profiter un maximum, car bientôt, elle allait céder sa pâtisserie à un autre pâtissier. « Beaucoup de souvenirs vont encore s'enfuir », me dit-elle mystérieusement.

Marcel vint à notre table, et ils échangèrent quelques banalités sur la vie à Cannes. Puis, Louise décida de prendre congé.

Sur le chemin du retour, je fis part à Louise de ma visite prochaine au monastère de l'île Sainte-Honorat. Elle parut intéressée. Je l'invitai donc à m'accompagner si elle le désirait. Elle fut heureuse de mon invitation et nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain matin vers 9 heures.

Le lendemain, j'étais anxieuse. Swan allait prendre pour la première fois le bateau et j'avais peur de sa réaction. Louise me rassura sur le fait que nous allions être deux à gérer le stress de mon whippet. Et, nous voilà parties comme deux amies de longue date.

A l'embarquement, tout alla bien. Quand on n'a pris la mer, il a fallu que je m'installe sur un banc et que je n'en bouge plus. Louise me tint compagnie pendant la traversée. Quelle femme adorable me dis-je.

J'en profitai pour lui poser plus de questions sur son enfance et ses parents. Elle m'intriguait, son passé était curieux. Moi, qui n'avais pas de prédisposition à la curiosité, je ne me reconnaissais plus.

Louise me répondit bien volontiers, sans hésitation. J'appris ainsi qu'elle avait eu une enfance entourée et choyée par samère qui l'avait comblé d'Amour.

Elle m'apprit que sa mère avait interrompu son métier en Amérique lorsqu'elle avait un an. Alors, elle était venue habiter à Cannes sans interruption jusqu'à sa mort en 1991.

Nous arrivions en vue de l'île Saint-Honorat et Louise s'interrompit pour admirer le paysage. Nous avons alors débarqué sur l'île et tout de suite divers parfums vinrent nous envelopper. Un vrai bonheur !

Le groupe se dirigea vers le monastère. Le guide nous expliqua alors que cette île privée et classée de quarante hectares regroupait cinq monuments historiques : la tour-monastère, la chapelle Saint-Sauveur, la chapelle de la Trinité et deux fours à boulets napoléoniens.

Il était midi quand la visite des monuments religieux s'acheva. Nous décidions donc d'aller déjeuner au seul restaurant de l'île.

De vraies merveilles nous attendaient : un panorama unique, une atmosphère reposante et un repas délicieux. Nous étions dans une ambiance amicale propice aux confidences. Je lui avouai être intriguée par son visage qui me rappelait des traits connus. Elle me sourit mystérieusement puis me posa quelques questions sur mes parents, mon environnement amical et géographique. Je lui demandai si, à part Marcel, elle avait d'autres connaissances. Elle me répondit que « oui, mais simplement quelques connaissances, mais pas d'ami(e)s sincères ». Elle rajouta : « avec le secret que je porte, les ami(e)s me prendraient pour une demeurée ». Nous avons éclaté de rire toutes les deux et à cet instant précis, le guide nous rappela qu'il fallait finir cette visite par les deux fours à boulets de Napoléon. Un deuxième éclat de rire fusa, une complicité venait de naître.

Enchantée de cette visite, je passai acheter deux bouteilles de liqueur Limoncello. J'étais bien décidée à en ouvrir une avec ma nouvelle amie mystérieuse. La fin de l'après-midi arrivant à grands pas, le guide nous invita à rejoindre le quai d'embarquement. Sur le retour, Swan s'avéra être si fatigué que le stress fut oublié. Aussi fatiguées que Swan, nous nous sommes souhaitées une bonne soirée. Et, nous nous sommes séparées avec des sourires qui en disaient long sur cette journée mémorable.

En rentrant, je décidais d'appeler Frédéric. Si je ne le voyais pas avant mon départ, il allait m'en tenir rigueur. Son amitié était si importante pour moi qu'il me fallait échanger avec lui. Il me dit être bien occupé mais qu'il allait se libérer pour que l'on dîne ensemble le lendemain en soirée. Il me précisa qu'il s'occupera de réserver un restaurant au cœur de la vieille ville.

Cette journée me parut bien longue. Je voulais laisser se reposer un peu Louise après la journée assez intense de la veille. Mais elle m'appela pour m'inviter à prendre un petit café vers 13 heures. En attendant, je décidai d'aller me promener au parc de la Croix des Gardes. Je découvris une très belle vue sur la baie cannoise, mais aussi sur le massif de l'Estérel et les Préalpes. Un lieu magique, loin de l'effervescence de la Croisette. Swan put ainsi gambader sur les sentiers et sortir du cadre urbain.

Il était déjà 13 h quand j'atteignis la résidence. Le temps de passer à l'appartement et prendre la bouteille de Lérincello, j'étais déjà devant la porte de Louise.

Swan s'empressa de lui faire des fêtes et je l'embrassai. Elle m'invita à m'assoir dans son coquet petit salon avec vue sur la baie de Cannes. C'était vraiment charmant, meublé vintage, des tableaux contemporains et des photos d'acteurs et de musiciens américains accrochés aux murs. Curieusement, je m'aperçus que les photos étaient toutes dédicacées.

« Tu as une sacrée collection », lui dis-je en souriant, tout en admirant les clichés. Louise me répondit avec un clin d'œil : « Oh, ce sont de vieux souvenirs, des rencontres fortuites et des moments inoubliables. »

Elle se leva pour préparer le café, et je profitai de ce moment pour observer plus attentivement les photos. Chacune racontait une histoire, un instant figé dans le temps. On y voyait des visages célèbres, mais aussi des moments de complicité et de joie.

Louise revint avec deux tasses fumantes de café. « Alors, qu'as-tu pensé de ta promenade au parc ? » demanda-t-elle, s'installant confortablement face à moi. Je lui racontai la tranquillité des lieux, la beauté du paysage et comment Swan s'était amusé à courir librement. Louise se mit à rire doucement : « C'est vrai que cet endroit a une certaine magie. »

Nous continuâmes à discuter de tout et de rien, savourant l'arôme riche du café et la douce quiétude de l'après-midi. Le temps sembla s'arrêter, nous enveloppant dans une bulle de sérénité et de complicité.

Louise nous servit le café. Alors débuta un après-midi extraordinaire de lâcher-prise. Après deux petits verres de Limoncello, notre gaieté et nos bavardages ne cessèrent de monter en amplitude, et en confidences.

Elle m'avoua que sa mère avait été une grande actrice américaine et que son père était aussi acteur, mais français. Sans me dévoiler toute son histoire, elle m'évoqua le fait que sa vie était un énorme secret qui commençait à peine à être connu, de par quelques photos révélées récemment.

Je ne lui posai pas plus de questions. Comme elle ne m'en posait pas sur ma propre histoire, je fis le choix de lui raconter mon existence banale de fonctionnaire, divorcée, mère de deux enfants, à la retraite depuis peu. Nous avions beaucoup de culture commune.

Nées dans les années 60 toutes les deux, nous nous intéressions tant au cinéma, qu'à la musique, à la peinture, à la lecture. Nous aimions aussi follement la nature et nos vies de femmes seules.

J'avais cru comprendre que les hommes avaient meurtri sa mère et que sa naissance tant attendue avait été un réel souffle. Elle entoura Louise de beaucoup d'amour, tout l'amour qu'elle n'avait pas eu.

L'existence de Louise fut tenue au plus grand secret. Elle vécut une vie tout à fait banale de petite fille sans qu'aucune ombre vînt noircir le tableau.

Elle m'expliqua que les circonstances de son déménagement en France avaient permis un oubli total de la star internationale qu'était sa mère. Elle me précisa que, méconnaissable lorsqu'elle n'était pas fardée, ses sorties étaient donc sereines.

Louise m'avoua enfin que la mise en scène de la venue à Cannes de sa mère avait été orchestrée par les plus hautes autorités politiques des États-Unis d'Amérique.

Après toutes ces confidences, je m'aperçus qu'il était déjà bien tard. J'embrassai mon amie et la quittai précipitamment. Il me fallait me préparer et redescendre au plus vite sur Cannes pour atteindre le point de rendez-vous que vous m'avez indiqué, Frédéric.

Arrivée devant le palais des festivals, je reconnus mon ami et sa silhouette imposante. Quel bonheur de le voir enfin ! Nous avions beaucoup d'événements à nous raconter. Mais d'abord, il me fit découvrir la Croisette et différentes ruelles de la vieille ville en m'expliquant un peu l'histoire qui s'y rattachait.

Enfin attablés dans un petit restaurant aux spécialités italiennes, nous avons commencé notre bavardage interminable. Nous nous coupions la parole comme des adolescents qui n'avaient pas assez de temps pour se raconter leurs vacances estivales. Frédéric m'apprit qu'il avait rencontré une femme de son âge et que son divorce n'était toujours pas prononcé. J'étais heureuse de le voir enfin comblé dans sa vie sentimentale.

De mon côté, je lui racontai ma rencontre avec Louise et mes différentes visites de Cannes. Il me posa quelques questions sur elle. Il fut très intéressé par la personne que je lui décrivis. Sa curiosité étant piquée, je ne lui en dis pas plus. Je le connaissais, il était capable de chercher et de trouver le secret de ma nouvelle amie. Je préférais que ce mystère me soit révélé par Louise elle-même.

Mais, je fus surprise, il me répliqua rapidement qu'il lui semblait avoir entendu dans sa famille des conversations comme quoi une femme mystérieuse célèbre avait vécu sur les hauteurs de Cannes. Il était déjà très tard, je lui rappelais que je partais le surlendemain et que demain, je devais visiter l'île Sainte Marguerite avec Louise. Il me raccompagna puis me promit de venir me voir à Uzès avec sa nouvelle compagne. Bien entendu, il me demanda de lui raconter l'énigmatique vie de Louise, si bien sûr, il s'avérait qu'elle me révélait plus en détail son secret. Pour notre dernière journée de visite, Swan commençait à s'habituer à nos nombreuses promenades. Il monta sur le bateau sans stress apparent. Notre destination était cette fois l'île Sainte Marguerite. Avant de débarquer, le guide nous rappela que l'île ne disposait pas de conteneurs poubelles, qu'il fallait garder ses détritus dans un sac pour les ramener sur le continent.

La visite fut très intéressante. Le guide compléta mes connaissances, puisque depuis que je ne m'y étais pas penchée, l'histoire avait bien avancé. On connaissait maintenant l'identité de l'homme au masque de fer emprisonné sur ordre de Louis XIV ainsi que son geôlier qui le suivait dans tous ses déplacements.

Suite à la visite du Fort, Louise me demanda de sillonnner un peu les sentiers avant de déjeuner. Elle avait envie de marcher ou de parler ? Tout d'abord, elle me précisa qu'elle regrettait mon départ du lendemain. « Vous pourriez rester un peu plus, l'appartement n'est pas reloué avant le 1er octobre », me dit-elle.

Je répondis que malheureusement c'était impossible. J'étais l'aidante d'un père de quatre-vingt-douze ans et il était primordial que j'assiste aux examens médicaux. Je lui fis part de ma solitude à Uzès face à la vieillesse de mon père, à l'éloignement de mes enfants et de mes meilleures amies. Je l'invitai à me rejoindre pour quelques jours de dépaysement gardois. Elle fut très heureuse de cette invitation. Elle me répondit qu'elle allait y songer sérieusement.

Nous avons continué à cheminer jusqu'au kiosque de restauration rapide. Cette fois, nous avions décidé de faire un pique-nique en bord de mer. Assises sur les galets d'une petite crique, nous n'avons pas résisté à mettre les pieds dans l'eau. Swan qui avait horreur d'être mouillé ne nous y suivit pas.

Je lui racontai un peu ma vie sur Uzès. Je lui indiquai que je m'intéressais à l'histoire. Et, que seule je faisais des visites guidées dans le Gard, Département qui regorgeait de vestiges historiques de différentes époques. Je lui fis part de mon plaisir de partager cela avec elle si elle venait me rejoindre. Je lui fis savoir avec une mine gourmande que « la bonne bouffe » était aussi de mise en Occitanie et que de nombreux viticulteurs seraient heureux de me voir déguster leurs vins avec elle.

Installée face à la mer, Louise mélancolique décida d'aller plus avant dans ses révélations. Elle m'invita à aller sur la tombe de sa mère au cimetière du Grand Jas. Elle me confia qu'après cette visite, je comprendrai peut-être son lourd secret.

J

Je précisai à Louise que j'avais décidé de partir en fin de matinée le lendemain mais que j'essaierais d'y aller le matin de bonne heure. Hélas ! je n'aurais pas le temps de repasser la voir ensuite. Il fallait maintenant nous décider à rejoindre l'embarquement. La fin de cette très belle journée s'annonçait. Avant de la quitter, je lui promis de l'appeler dès mon arrivée à Uzès. La nuit fut courte, je n'arrêtai pas de penser à ce que j'allais découvrir le lendemain. Lorsque je fus devant la pierre tombale, je ne compris pas tout de suite. Il me fallut deviner ce que signifiaient les initiales N.J. Après quelques minutes de réflexion, je crus comprendre. Effectivement, Louise était une grande affabulatrice. Ce n'était pas possible ! Le retour fut difficile. La concentration sur la conduite de ma voiture fut un exercice périlleux. Le doute ne m'avait pas quitté, il fallait à tout prix que je sache si mon hypothèse était vraisemblable. Lorsqu'enfin je m'assis sur mon canapé, je décidai d'abord de me calmer. Je ne croyais pas aux mensonges de Louise. Je ne croyais pas en « la demeurée » qu'elle aurait pu être.

J'avais bien vu sur la tombe les initiales et le nom de N.J. MORTEN. La date de naissance correspondait mais pas la date présumée de sa mort : 1er juin 1926 - 19 décembre 1991. Je fis quelques recherches qui me confirmèrent mes convictions.

Il fallait que j'aie des explications. Je pris mon portable et composai le numéro de Louise. Elle ne tarda pas à me répondre. Sa voix inquiète me demanda si le voyage s'était bien passé. Brièvement, je lui répondis qu'il avait été un peu tourmenté parce que j'avais cru reconnaître les initiales sur la tombe de sa mère.

Sans lui laisser prendre de nouveau la parole, je lui dis : « Vous savez Louise que j'ai énormément d'admiration pour elle. En plus d'être l'excellente comédienne que tout le monde connaît. Elle a beaucoup souffert en sa qualité de femme. Malmenée par les hommes tel un objet, elle n'a pas pu faire valoir sa sensibilité artistique et prévaloir son intelligence féminine. Je pense que lorsqu'elle vous a enfin eu, elle s'est sentie accomplie en ses qualités de femme et de mère.

Curieusement, insistai-je, je me suis beaucoup intéressée à sa vie et à son image. D'où mes nombreuses visites d'expositions la concernant. J'ai aussi beaucoup lu sur la femme qu'elle était. Notamment, je vous le conseille d'ailleurs, ce roman extrêmement révélateur sur ce qu'elle a pu vivre lors de son dernier grand tournage.

Je finis mon monologue en insistant sur mon amitié afin de lui faire ressentir toute ma compassion face à ce qu'elles avaient vécu en cachant leur histoire.

Au loin, au bout de cette connexion téléphonée, plus aucun souffle. Je m'inquiétai et je repris la parole : « Louise, je ne vous ai rien dit de mal, au contraire... Sachez, Louise, que je ne suis pas intéressée par une amitié de la fille de... Mais pour la femme que vous m'avez fait découvrir en trois jours. » « Toutes les femmes ont une partie d'elles qu'elles ne font découvrir qu'à très peu de personnes. Vous m'avez fait découvrir votre sensibilité qui est approximativement la même que la mienne. C'est pour cela que je ne vous prends pas pour une demeurée... »

Deux éclats de rire ont alors retenti, nous retrouvions notre complicité cannoise. Louise décida de compléter son histoire, mais elle voulut le faire face à moi et non à distance. Deux jours après mon retour, c'est elle qui fit le voyage jusqu'à Uzès. Lors de son arrivée en gare de Nîmes, le bonheur de nous revoir se lisait sur nos visages. Comme il était aux environs de 13 heures, nous nous sommes installées en face de la Maison Carrée pour déjeuner. La chaleur était déjà vive, mais la place bien ombragée laissait passer quelques courants d'air. La commande passée, elle me dit être soulagée de m'avoir fait deviner son secret familial. Cette amitié ne pouvait pas commencer sur un passé occulte, me fit-elle comprendre. Après le déjeuner, je voulus lui faire visiter le centre-ville de Nîmes, les jardins de la Fontaine et la Tour Magne. Épuisée, elle préféra prendre la route pour Uzès.

Je l'accueillis dans ma maison située au cœur de la ville historique. Elle me complimenta sur ma décoration. Je la fis monter à l'étage pour lui montrer sa chambre. Je la laissai se reposer un peu avant de nous retrouver en toiture où une terrasse dominait la ville. Les couleurs flamboyantes du soleil qui déclinait derrière la tour Fenestrelle nous laissèrent un peu rêveuses. Louise interrompit ce moment contemplatif pour en venir aux détails de la venue définitive de sa mère en France. Je lui précisai qu'effectivement ce point était incompréhensible pour moi. Elle me raconta un scénario improbable. En 1961, sa mère, fatiguée de sa vie aux États-Unis, surtout après ce dernier tournage, éprouvant psychologiquement et physiquement, décida d'arrêter sa carrière cinématographique. Ayant revu son amant français lors de la sortie du film qu'ils avaient fait ensemble, ils se fréquentèrent de nouveau, le temps d'une courte idylle qui n'aboutit qu'à une nouvelle séparation.

Mais, « Maman » me dit-elle, c'est la première fois que je l'entendais prononcer ce mot « Maman ». « Maman n'avait pas compté sur le destin qui pour une fois allait lui être salvateur. Elle était enceinte ! Cette fois, c'était la bonne... »

Elle en parla à sa meilleure amie. Alors, elles échafaudèrent un plan qui allait aboutir à sa venue à Cannes pour l'accouchement et ainsi y trouver un point d'ancrage définitif.

Jusqu'à la fin de sa grossesse, qui fut cachée le mieux possible. Ma mère me mit au monde totalement incognito sous le nom un peu raccourci d'un de ses aïeuls : « MORTEN ».

Puis elle repartit pour finaliser son contrat et un nouveau tournage qu'elle décida d'arrêter d'une manière un peu brutale.

Louise m'expliqua qu'à la demande insistante de sa mère, le gouvernement lui procura de nouveaux papiers d'identité et l'exfiltra en 1962. Louise avait un an et elle allait avoir sa mère pour elle seule.

Elle m'informa que sa mère connaissait beaucoup de secrets sur la Présidence des États-Unis, détenant ainsi le pouvoir de les révéler, si le gouvernement refusait de l'exfiltrer. Ce secret fut extrêmement bien gardé par le peu d'ami(e)s qu'elle avait conservés. D'incroyables scandales auraient pu en rejaillir, autant d'un point de vue politique que pour le père de Louise. La tournure des événements au cours de l'année 1962 aux États-Unis et notamment la mort du Président fut pour elles un réconfort dans l'exil. Voilà ! me dit-elle, vous savez dans les grandes lignes mon secret qui n'est pas des moindres. Mais personne ne croira en la survie de ma mère qui, vous avez compris, avait été passée pour morte. Quand elle eut terminé son récit, je compris que je ne devais pas lui poser plus de questions. Elle était exténuée et de toutes les façons, j'avais compris ce qu'il y avait à comprendre. Ce visage ne m'était pas inconnu effectivement. Pourtant, je restai persuadée que le monde entier aurait aimé savoir que la mère de Louise, cette icône féminine des années 1950-1960, avait vécu enfin ce qu'elle avait envie de vivre.

Après quelques jours de visites et de merveilleux moments passés avec mon incroyable amie cannoise, je décidai de raccompagner Louise à Cannes. Elle m'invita à reprendre le studio que j'avais loué et de nouveau, nous avons arpentré la ville. À partir de ce moment, je sus que l'amitié indéfectible existait, je l'avais trouvée auprès d'un mythe ressuscité en la personne de sa fille.

3 eme prix du jeu concours de nouvelle nom du lauréat Rahama

Le jeu du miroir à travers le temps

Introduction

Entre Ciel & Terre, là où les cendres deviennent des étoiles, nous sommes les gardiens du feu de la vérité. Dans l'ancien Cannes, au cœur des ruelles du Suquet, les pierres semblaient garder l'ombre d'un secret.

Ce n'était pas un trésor ordinaire qui dormait là, mais une mémoire cachée, figée comme un reflet dans un miroir invisible.

On disait que ce miroir ne renvoyait pas seulement les visages, mais aussi le passé, et que celui qui oserait le traverser pourrait retrouver le présent.

Ramoula, El Caponne, le Sphinx, Anouk et le Grand Chien n'étaient pas réunis par hasard : chacun portait en lui un fragment oublié, une faille, une force.

Leur quête ne serait pas une conquête de richesses, mais un voyage à travers la mémoire du temps, entre ciel et terre, là où les mondes se croisent. Il était dit que le temps avait dissimulé une vérité enfouie, un secret que seuls les pas unis

La Chute des Mondes

Tout avait commencé par un grondement sourd, comme si les entrailles de la terre s'étaient mises à vibrer. Les mondes s'entrechoquaient dans une lutte invisible, et des éclats de lumière venaient se briser contre les ombres

ARamoula crut entendre une voix intérieure, profonde, semblable à l'écho d'un appel venu d'un autre âge. Elle leva les yeux vers le ciel : le nuage propulseur, encore visible, s'étirait comme un pont suspendu entre deux mondes. Chaque souffle de vent faisait trembler les fleurs, et chacune d'elles semblait cacher une promesse, ou une vérité à découvrir.

Le groupe sentit que ce lieu n'était pas ordinaire. Il appelait, comme un souvenir qu'on ne peut fuir, comme une mémoire qui cherche à s'incarner. Ils comprirent qu'ils ne pouvaient pas rester éternellement là : la clairière était une invitation, un seuil, non une demeure. Alors, comme guidés par cet appel muet, ils prirent le chemin qui les conduisit jusqu'à la Taverne.

Le Comptoir des Idées (la Taverne)

Par un beau matin d'automne, ils atteignirent la vieille taverne. La bâtisse semblait vaciller entre deux âges : ses poutres noircies craquaient sous le poids du temps, mais une étrange lumière colorée filtrait encore de ses vitres ternies.

Au-dessus de la porte, un arc-en-ciel sculpté paraissait inviter les passants. À l'intérieur, des biberonneurs et des picoleurs s'animaient déjà, levant leur verre comme pour défier le silence. L'air était dense, saturé de fumées et de murmures. Des tables massives croulaient sous les brocs, les pichets et les godets abandonnés.

Un brouhaha étrange emplissait la salle, ponctué de rires rauques, de chuchotements pressants et de coups portés du poing sur le bois.

Dans un coin sombre, presque invisible, le Sphinx s'était installé. Ses yeux de braise fixaient chaque mouvement avec une intensité inquiétante.

C'est alors qu'une ombre se dressa à l'entrée. Le Grand Chien apparut, massif, sa gueule entrouverte. De sa gorge monta un cri abyssal, si grave et profond qu'il fit vibrer la salle entière. Les godets tintèrent sur les tables, les flammes des chandelles vacillèrent. Ce grondement semblait venir des entrailles mêmes de la terre, rappelant que nul secret n'était confié sans gardien.

;

Un silence parcourut la salle, glacé. Puis, seulement, le tavernier s'approcha, essuyant lentement un pichet d'étain. D'un geste discret, il glissa sur le comptoir un parchemin froissé, jauni par le temps, en forme de carte aux trésors.

— « Cette taverne... on l'appelait autrefois Le Comptoir des Idées. Ceux qui y entraient repartaient rarement les mains vides. Il paraît qu'un jour, une fille a laissé ça ici. Elle cherchait un passage. Peut-être que ça vous parle... »

Ramoula déplia la carte. Une série de signes y étaient tracés, entrelacés dans un dessin en spirale. En bas, une phrase manuscrite : « La vérité commence là où la pierre écoute. »

Ils se regardèrent, intrigués. Le premier indice était donné.

Le Jeu de Piste - La Traversée de l'Ancien Cannois

La Fontaine du Serpent (Suquet)

Ils descendirent dans les ruelles du Suquet. Les vieilles pierres chuchotaient des fragments de mémoire oubliée. Ramoula, tenant le parchemin, guida la marche. Au détour d'une place, ils s'arrêtèrent devant une fontaine sculptée d'une tête de serpent. Ramoula s'approcha, leva le parchemin, et la lueur de l'eau révéla une première lettre, gravée en creux sur l'écailler : O.

L'Église et le Sphinx funambule

Plus loin, l'église Notre-Dame d'Espérance dominait la ville. Le Sphinx bondit avec grâce et grimpa sur les toits. Funambule silencieux, il avança sur la gouttière étroite, ses griffes crissant contre le métal. Entre deux gargouilles effritées, il trouva une seconde lettre, cachée dans l'ombre du clocher : H. Il la décrocha d'un geste vif, la serrant comme une énigme vivante.

El Caponne à la rue Meynadier

Dans les venelles étroites de la rue Meynadier, El Caponne arpétait les pavés encore imprégnés de ses guerres passées. Une porte vermoulue portait la trace d'une ancienne rixe. En la frôlant, il aperçut son propre reflet, arme au poing. Il pinça sa babine, tira un coup sec dans le vide, et la vibration fit apparaître une lettre gravée dans le bois : C.

Le Grand Chien aux remparts de la forêt

Près des anciens remparts, non loin de la forêt, le Grand Chien se dressa, massif. Ses crocs claquèrent contre les chaînes rouillées qui barraient un couloir oublié. Alors il poussa un aboiement abyssal, un cri si profond qu'il fit vibrer la pierre elle-même. Dans le fracas du métal, une lettre tomba au sol : T. Il la saisit entre ses dents et la garda comme une proie jalouse.

L'Arène – La Guerre des Territoires

Ils se retrouvèrent enfin dans l'ancienne arène, aux gradins fissurés où résonnaient encore les clameurs d'autrefois.

Là, une nouvelle lettre les attendait, posée au centre comme un trophée. Le Sphinx et El Caponne s'élancèrent en même temps. Griffes contre arme, ruse contre défiance : la guerre des territoires reprenait.

Mais alors qu'ils allaient se déchirer, Ramoula surgit. Ses yeux brillaient d'un éclat de malice. D'un geste vif, elle subtilisa la lettre sous leurs regards furieux : U.

Les Lettres et le Nom inversé

Quand ils rassemblèrent leurs fragments, les signes formaient un mot... mais inversé : OHCTUOMAR.

Un silence pesa sur l'ancien Cannes. Les ruelles, la fontaine, l'église, les remparts et l'arène semblèrent retenir leur souffle. Ce n'était pas un simple code, mais un miroir. Le nom devait être retourné pour livrer son secret.

Le Sanctuaire Enfoui

Tout proche de l'ancienne église, invisible aux yeux pressés, s'ouvrait l'accès au sanctuaire enfoui. Il semblait dormir depuis des siècles sous les pierres moussues, mais son souffle était encore là, palpable, comme si le temps s'était arrêté pour le protéger.

On y découvrait les douze maisons, chacune à l'effigie d'un signe du zodiaque, alignées comme un cercle sacré. L'une d'elles était sculptée à même la roche : la demeure du chevalier du Phénix, gardien ancien qui avait planté son épée dans une roche pyramidale avant de mourir, pour que la mémoire de ses ancêtres ne s'éteigne jamais. La lame vibrait encore, comme si elle attendait d'être reconnue par une main digne.

À l'intérieur, la vie passée se devinait dans chaque détail :

— Les dalles de pierre, ternies par la poussière, portaient encore la trace des pas oubliés.

— Une longue table sculptée dans le roc trônait au centre du hall, flanquée de bancs massifs. Un couvert y demeurait : une écuelle vide, un godet et un pichet d'hypocras séché, comme si le maître des lieux allait revenir.

— Une cheminée, ornée d'un fenestron étroit, gardait la mémoire des hivers rudes.

— Trois foyers différents occupaient le coin cuisine : le landier pour les rôtis, la crémaillère pour le chaudron, et le potager, petit poêlon rond posé directement sur les braises.

Dans la canfouine — une alcôve secrète — reposait l'armure originelle du Phénix : une cuirasse de bronze recouverte d'or, enrichie d'une chaîne nébulaire aux reflets d'éclair. Elle semblait attendre celui qui oserait l'endosser pour traverser les mondes.

Non loin, une petite chambre offrait un spectacle émouvant :

— Un châlit en bois garni d'une simple paillasse et d'une peau de mouton.

— Sur la table de chevet, un chapelet argenté et un bougeoir opalin entouré d'une fleur de lys dorée, gardiens silencieux de prières oubliées.

Pour quitter ce lieu, il fallait affronter un passage secret en forme de labyrinthe, piégé de mécanismes invisibles. Seul celui qui connaissait l'ordre exact pouvait atteindre l'issue, tandis que les autres se perdaient dans ses détours.

Le Souterrain du Messager
Un souffle glacé les accueillit.

Ramoula fut la première à s'avancer, et les parois semblèrent se refermer sur elle. Les murs avançaient inexorablement pour l'écraser. Elle brandit le parchemin, qui s'illumina. Les inscriptions tracées sur le vélin brillèrent et stoppèrent le mécanisme dans un vacarme assourdissant.

Plus loin, un trou béant happa El Caponne. Il disparut presque, emporté dans le vide, mais le Sphinx bondit et, de sa queue, l'attrapa de justesse. Leurs regards se croisèrent dans une alliance méfiante.

— « Tu m'as sauvé, mais je n'oublierai jamais que tu es mon rival », souffla El Caponne.

Le Sphinx répondit d'un miaulement grave, comme une énigme. Aussitôt, une chaîne surgit du plafond, animée comme un serpent, s'enroulant autour du Sphinx. Il laissa le piège se resserrer pour en comprendre la logique, puis, d'un bond souple et d'un coup de griffe précis, se libéra. Le fracas métallique résonna dans toute la galerie.

Anouk, flairant le danger, posa sa patte sur une dalle dissimulée. Un cliquetis discret résonna, et les dalles instables se rétractèrent, ouvrant un passage sûr pour tous. Son instinct de gardien venait de leur sauver la vie.

Le Grand Chien, lui, s'avança vers une arche de pierre qui barrait le couloir. Des flammes bleutées jaillirent de fissures invisibles, dressant un mur de feu. Il pinça ses babines, recula un instant, puis, rassemblant toute sa force, poussa un aboiement abyssal. Le son était si profond que les flammes vacillèrent. La paroi se fissura ; dans le vacarme d'un éboulement, le chemin s'ouvrit.

Ensemble, ils parvinrent au bout du souterrain. Alors la pierre vibra et, dans un grincement sourd, une dernière lettre se grava d'elle-même : U.

Le Portail du Manoir

Ils débouchèrent dans une allée bordée de gentiane noire. Les corolles se balançaient, libérant un parfum enivrant, acide et amer. El Caponne frissonna : ce parfum réveillait en lui des souvenirs anciens, presque douloureux.

Devant eux se dressait le portail de fer forgé, ses volutes serpentines tendues vers le ciel. Aux quatre piliers, des statues d'oiseaux fixaient les intrus :

- une chouette blanche, spectrale ;
- une chauve-souris noire aux yeux de braise ;
- un grand-duc royal aux yeux jaunes perçants ;
- et une chouette d'Athéna, figée, aux plumes d'or terni.

Des bougies brûlaient au sol, projetant des ombres vacillantes. La chouette d'Athéna, perchée depuis des siècles sur son pilier, ouvrit ses ailes figées d'un battement solennel. Ses yeux s'illuminèrent d'une sagesse millénaire. Alors, d'un bond souple et félin, le Sphinx s'élança sur le pilier opposé. Ruse et sagesse, face à face.

Un cri jaillit, le portail trembla. Le Sphinx planta sa queue dans la terre : une lueur traça la silhouette d'un chat incandescente. Le portail céda enfin, comme s'il reconnaissait que nul ne pouvait franchir seul : ni la ruse sans la sagesse, ni la sagesse sans la ruse. Un chat noir glissa alors hors de l'ombre et les guida vers l'intérieur.

L'Entrée dans le Manoir

Derrière le portail, l'allée s'assombrissait encore, menant vers l'immense bâtisse. Le manoir dressait sa silhouette noire, ses hautes fenêtres semblant guetter les visiteurs. Des bougies, posées ça et là sur de longues tables de pierre, vacillaient d'une flamme instable, comme si elles respiraient.

Ramoula poussa la lourde porte sculptée. La gueule d'un cobra servait d'anneau de bronze. À peine eut-elle tourné la poignée que l'écho s'engouffra dans la salle.

L'intérieur s'ouvrit sur un vaste hall. Des tentures effilochées pendaient aux murs. Les bougies, nombreuses mais fatiguées, diffusaient une lumière tremblotante qui projetait des ombres difformes sur les dalles. Chaque pas résonnait comme dans une cathédrale abandonnée.

Le Repas ensorceleur

Des cerfs, dressés comme des majordomes, avançaient à pas lents, portant des plats.

Dans les assiettes, des mets étranges : pattes d'écrevisses encore frétilantes, yeux de crapaud, herbes noircies.

Dans les verres, un liquide sombre, à l'odeur entêtante de gentiane.

Ramoula porta le breuvage à ses lèvres. Aussitôt, la salle tangua, les murs bougèrent, ses compagnons semblèrent déformés, tanguant comme des bateaux pris dans la houle. Elle crut voir des visages anciens surgir et disparaître dans les flammes des bougies.

Anouk grogna, ses poils hérissés, comme s'il percevait un danger invisible. Le Sphinx suivait du regard les ombres qui dansaient hors du temps, ses yeux étincelant d'un éclat inquiétant. Ramoula, elle, croyait voir les corolles des gentianes noires se répandre jusque sur la table, s'enroulant autour des plats.

Tout vacillait. Tout n'était qu'illusion. Le manoir lui-même semblait respirer, avalant leur perception. Ce repas n'avait pas seulement pour but de nourrir, mais d'éprouver, de tromper, de sonder leur vérité cachée.

Dans un coin, le chat noir observait, immobile. Ses yeux brillaient d'un éclat énigmatique, comme s'il jaugeait leurs âmes à travers les reflets du sortilège.

Le Miroir de la Vérité cachée

Après le banquet, la salle s'assombrit. Un couloir s'ouvrit derrière la grande table, menant vers une pièce circulaire. Au centre se dressait un immense miroir, cerclé de fer forgé, dont la surface semblait faite d'eau sombre.

Ils s'approchèrent à pas lents. Dans ce miroir, nul ne voyait son simple reflet : chacun y découvrait une version déformée de lui-même, révélant une ombre intérieure.

Ramoula aperçut une silhouette courbée par le temps, comme si sa sagesse était devenue fardeau. Elle comprit que sa force ne résidait pas seulement dans la mémoire, mais dans sa capacité à partager sans s'éteindre.

Le Sphinx se vit entouré de chaînes, prisonnier de sa propre énigme. Son regard se troubla, puis il poussa un rugissement sourd : il n'était pas seulement gardien du secret, mais aussi gardien de lui-même.

Anouk, lui, fit face à un double sombre, grondant et prêt à mordre. Le jeune chien planta sa patte au sol ; dans la vibration du miroir, l'ombre s'inclina : sa loyauté l'emportait sur la peur.

Le miroir vibra, se fendit, et dans ses éclats brillèrent les lettres inversées : OHCTUOMAR. En se retournant, elles se mirent en ordre : RAMOUTCHO.

« Celui qui ose se voir peut franchir le seuil », écrivit la lumière sur la surface, avant que la glace ne s'ouvre pour livrer passage.

Le Cloître des Fleurs

Ils débouchèrent dans un lieu inattendu : un cloître oublié, envahi par une végétation foisonnante. Les pierres, rongées par le temps, laissaient jaillir des fleurs sauvages aux couleurs éclatantes. L'air embaumait d'un parfum mystérieux, doux et entêtant, presque comme un appel intérieur.

On disait que jadis, ce cloître n'abritait que des femmes. De leur mémoire, il ne restait plus que des fleurs, leurs descendantes, comme une progéniture née de leur patience et de leur sagesse. À chaque visite, ces fleurs semblaient pousser un peu plus, offrant leurs corolles comme des messagères silencieuses.

Ramoula crut entendre une voix soufflée par le vent :

— « Ton prénom se trouvera dans le miroir... »

Elle regarda autour d'elle, et l'impression d'être appelée grandissait. Ses compagnons ressentaient aussi cette force invisible, une voix intérieure, profonde, semblable à l'appel de la forêt.

Chaque pas dans le cloître révélait une nouvelle floraison, comme si la terre elle-même voulait guider leurs pas vers leur destin. Mais tous savaient qu'ils devraient quitter ce lieu, aussi puissant soit-il, car leur quête n'était pas achevée.

Le Café Philo

Ils émergèrent enfin dans le présent, au cœur d'un lieu familier : le Café Philo. Rien n'avait changé, et pourtant tout semblait vibrant, habité par une présence nouvelle.

Anouk, gardien fidèle, se tenait droit près de la table, ses yeux veillant sur chacun comme un protecteur de mémoire. On aurait dit qu'il portait encore en lui l'âme d'El Caponne, transmise comme un héritage invisible.

Le Sphinx, assis dans un coin, reposait sa queue sur un vieux livre. Sur la couverture, on pouvait lire le titre : « Le jeu du miroir à travers la mémoire du temps ». Ramoutcho, désormais revenue au présent, leva sa tasse de café, un sourire discret aux lèvres. Elle souffla doucement, comme pour libérer les cendres du passé. Devant elle, sur la chaise voisine, ne restait plus que le chapeau tyrolien à plume d'El Caponne, posé en silence.

Le miroir, quant à lui, n'était plus qu'un souvenir.

Mais il avait su faire son travail, et il était heureux.

Conclusion

Ils avaient traversé la clairière, la taverne et son comptoir des idées, les ruelles de l'ancien Cannes, l'arène des territoires, l'église et le sanctuaire enfoui, les souterrains piégés, le portail du manoir, le repas ensorceleur, le miroir et ses énigmes, puis le cloître des fleurs.

Chacun avait trouvé sa vérité, chacun avait porté son fardeau. Mais ce n'est qu'unis qu'ils purent recomposer le nom oublié et sauver leur présent. Au Café Philo, Ramoutcho leva sa tasse et dit dans un sourire :

« Seule, je n'aurais rien trouvé...Mais unis, nous avons retrouvé notre mémoire cachée. »

Alors Anouk se coucha paisiblement à ses pieds, et le Sphinx, d'un miaulement bref, ferma le livre. Entre Ciel & Terre, là où les cendres deviennent des étoiles, nous sommes les gardiens du feu de la vérité.



Remerciements à la Maison
MADO , à Mr. et Mme Hermann. Sans
leur soutien, notre association
n'aurait pas pu trouver refuge chez
eux POUR METTRE en lumière les
auteurs de notre belle région PACA





JEU CONCOURS DE NOUVELLES plongez dans les 3 recueils des lauréats

www.cafephilo-cannois.com
Devenez membre



info@cafephilo-cannois.com

@cafephilocannois

+ 33 06 09 58 04 94

